



Pèlerinages en Vénétie : Ou comment apprendre à retrouver ses origines*

Peregrinações ao Vêneto: Ou como aprender a encontrar suas origens

*Alessia de Biase***

LA LOI POUR LA DOUBLE NATIONALITE a été décrétée en Italie en 1992¹ et le 20 décembre 2001 la loi pour le vote des italiens résidents² à l'étranger est définitivement promulguée.

Ces deux lois ont attendu presque 50 ans pour à nouveau être remises en discussion: après la II^e guerre mondiale, le premier gouvernement, celui de De Gasperi, qui réunissait les deux plus grands partis politiques de l'époque, la DC (Démocratie Chrétienne) et le PCI (Parti Communiste Italien), retire immédiatement la possibilité du vote aux italiens résidents à l'étrangers dans la peur d'une remontée fasciste au pouvoir, puisque la grande vague des émigrés partis dans les années 20 et 30 se caractérisait par un grand nombre de partisans du parti fasciste qui auraient sûrement voté à droite lors d'une élection.

* Artigo convidado.

** Alessia de Biase est architecte-urbaniste et docteur en anthropologie. Elle dirige le Laboratoire Architecture Anthropologie (LAA, UMR 7218 LAVUE CNRS / Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Paris la Villette), enseigne à l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Paris-Belleville et l'EHESS. Elle a travaillé sur les processus de construction identitaire, plus particulièrement sur le Brésil contemporain, et aujourd'hui elle étudie les processus de construction de l'imaginaire urbain contemporain en prêtant une particulière attention à la fabrication des outils méthodologiques interdisciplinaires. Parmi ses écrits, elle a publié: 2009 de Biase A. et Coralli M. *Espaces en commun*. Nouvelles formes de penser et habiter la ville. Paris: L'Harmattan; 2009, de Biase A. *Vénitiens dans la Pampa*. Anthropologie d'une double identité au Rio Grande do Sul. Brésil, Paris: L'Harmattan (traduction en portugais en cours); 2008 Berque A., de Biase A., Bonnin Ph.(dir.). *L'habiter dans sa poésie première*. Paris: éd. donner lieu; 2007 de Biase, A., Bonnin, Ph. (dir.). Abécédaire de l'anthropologie de l'Architecture et de la ville, numero thématique des *Cahiers de la recherche urbaine architecturale et paysagère*, n°20-21, mars; 2006 Biase A. de et Rossi C. (dir.). *Chez nous*. Identités et Territoires dans les Mondes Contemporains. Paris: Editions de La Villette.

¹ Loi n° 91 du 05/02/1992.

² Modification des art. 56 et 57 de la Constitution Italienne.

Pendant ces 50 ans, les deux lois ont été plusieurs fois proposées par la droite au parlement sans aucun résultat³.

A partir des années 90 la gauche et le centre acceptent la remise en discussion de ces deux lois, peut-être parce qu'ils ne craignaient plus une remontée au pouvoir de la droite fasciste, mais surtout en redécouvrant l'histoire de l'émigration italienne dans le monde⁴: une sorte de reconnaissance officielle de la dette morale vers "ces fils expatriés" qui ont contribué à construire l'Italie moderne.

La construction d'une communauté italienne internationale⁵, calquée sur le modèle du Commonwealth anglais ou de la Francophonie française⁶, c'est à dire la construction d'une association des pays appartenant à des mondes différents autour d'une tradition culturelle et politique, a, dans un certain sens, commencé avec la mise en place de la scène "Rai International", diffusée par satellite, qui retransmet les informations et les spectacles italiens qui doivent représenter l'Italie dans le monde d'aujourd'hui et dans sa communauté internationale.

La proposition d'une communauté italienne internationale a, parmi ses finalités prioritaires, celle de "rendre hommage" aux émigrés italiens qui ont divulgué la culture et la langue italienne dans le monde, mais elle représente aussi un enjeu économique – l'exportation massive du "made in Italie" en tant que label de qualité – et en même temps elle subit une certaine exploitation politique de la part des partis qui entrevoient en elle une possibilité d'élargir leur bassin de votes, surtout à partir du moment où la loi pour le vote à l'étranger a été promulguée.

Dans les dernières années – à partir de l'an 2000⁷– la lutte pour l'obtention du vote à l'étranger est fortement promue par la Ligue du Nord et par l'association Padani nel Mondo, dont le président est le linguiste Meo Zilio, qui on commencé à entrevoir dans cet acte, non seulement l'éventualité d'élargir le bassin de leurs votes, mais surtout

³ Il est important de noter que cette lutte de la droite a été menée pendant ces 50 ans par Mirko Tremaglia, dont l'histoire commence dans la République de Salò pendant l'époque fasciste, dans le directif du MSI (Mouvement Social Italien, ex-parti fasciste) et aujourd'hui dans le "Ministère pour les Italiens à l'étranger", ministère créée par le gouvernement Berlusconi, dont il est le ministre. La loi pour le vote à l'étranger décrétée en 2001 prend le nom de "loi Tremaglia"

⁴ Au cours de cette période l'Italie n'est plus, depuis dix ans, un pays d'émigration et elle est devenue de plein droit un pays d'immigration.

⁵ RICCARDI, A., "A che serve la Comunità Italiana", *Limes*, 1/98, mars 1998.

⁶ En ayant des bases historiques opposées: l'anglais et le français, étant le fruit d'une ancienne colonisation alors que l'italien est le possible résultat d'une émigration.

⁷ En 1999 la Ligue avait voté contre à la loi en trouvant inadmissible l'élargissement du droit au vote pour qui ne réside et ne paye pas d'impôts en Italie.

la possibilité de faire “rentrer” les descendants des immigrés vénitiens dans leur terre d’origine pour combattre l’entrée des immigrés africains en Italie.

On doit souligner l’intérêt de l’Italie, outre celui de nos descendants qui n’attendent que ça, à faciliter la rentrée, avec la priorité sur toute autre ethnie, de ces gens, les nôtres, qui ont la même matrice culturelle que nous, qui parlent notre langue (ou ils ont la possibilité de l’apprendre facilement), qui pratiquent notre religion et qui parfois ont carrément des parents éloignés dans les régions d’origines. Mais il y a aussi l’aspect psychologique et morale des descendants – nous pouvons faire référence emblématiquement au Brésil du Sud où vivent des millions d’émigrés – qui depuis cent ans se sont transmis, à travers les générations, le rêve de connaître la terre de leurs ancêtres dont ils ont toujours entendu parler (presque un mythe) par leurs parents, grands parents et arrière-grands-parents. [...] Toutefois avec un grand courage, et une patience de bénédictin, une force d’esprit incroyable, une résistance morale qui tient de l’héroïsme, sans parler de leur résistance physique... non seulement ils ont réussi à survivre malgré tout, mais ils ont créé dans leur territoire un miracle économique et sociale qui rend honneur à l’Italie, et vu que la majeure partie est *padane*, rend honneur à la Padanie [...]. Non seulement nous avons reconnu le droit de vote, mais aussi celui de rentrer pour s’établir dans la terre que leurs ancêtres avaient quittée. Ce n’est pas possible que le petit-fils de vénitiens ou de sardes voulant s’installer dans la Vénétie ou en Sardaigne, trouve un Pays qui n’est pas prêt à l’accueillir, alors que ce même Pays se fait noyer par une vague d’immigration extra communautaire incontrôlée.⁸

En lisant ces articles et en analysant les promotions successives que les différentes mairies de la Vénétie de la Ligue ont fait pour accélérer cette “rentrée” des descendants vénitiens – blancs, blonds, yeux bleus – afin de se sauver de la “conquête des Maures contemporains”, me vient à l’esprit une correspondance assez évidente. Il y a plus d’un siècle Dom Pedro II voulait blanchir la race à travers l’immigration vénitienne pour se sauver de la “marée noire” causée par la fin de l’esclavage. Il promet du travail, de la terre et des habitations aux paysans vénitiens, il construit, avec le gouvernement italien, comme on l’a analysé dans la première partie de ce travail, l’imaginaire d’un vrai pays de cocagne.

Sauver la Vénétie et le Nord de l’Italie en générale – la *Padanie* à laquelle Meo Zilio fait référence – de la “marée noire” des immigrés africains et nord africains est primordiale. Ils soutiennent de ne pouvoir se sauver de la différence et du choc culturel, causés par les immigrés, qu’en faisant rentrer d’autres vénitiens en admettant ainsi que la culture vénitienne au sud du Brésil est restée intacte et pure.

⁸ ZILIO, G.M. La Lega e il voto degli italiani all’estero, *La Padania*, 19 février 2002. (notre traduction)

Ce jeu de transposition peut continuer et on retrouve que les agents d'émigrations du siècle dernier qui s'occupaient non seulement de publiciser le Brésil magnifique, pour faire partir les gens, mais aussi de faire toutes les démarches administratives (passeports, billets de voyages...), sont remplacés dans le monde contemporain par les figures des présidents et des membres des associations et, en générale, par les partisans du mouvement identitaire vénitien au Rio Grande do Sul. Les associations locales, comme la *Massolin de Fiori*, ou l'internationale *Padani nel Mondo*, ont parmi leurs activités celle d'aider les descendants à la préparation du dossier pour acquérir la double nationalité, le passeport italien, et celle d'organiser le voyages "initiatiques" en Vénétie à la recherche des origines.

Si dans le siècle passé il était nécessaire de construire un imaginaire qui pût encourager les paysans à quitter leur terre pour un pays inconnu, aujourd'hui les descendants de la troisième génération qui connaissent – grâce au media et au travail de construction identitaire fait depuis des années par les idéologues du Mouvement Culturel Italien (MCI)⁹ – la Vénétie et sa puissance industrielle, par quoi pourraient-ils être poussé à quitter leur situation au Brésil?

La Ligue, à travers ses discours et autour de son désir de voir rentrer *ses* descendants dans la riche et industrielle Vénétie qui devaient substituer l'immigration africaine, a exploité la crise économique des dernières années, mais pourra t'elle, aujourd'hui, continuer à le faire face à la nouvelle puissance économique Brésilienne? Aucune explication n'était leur donnée concernant le type de travail qui les attendait dans le fameux district industriel vénitien: le même que les immigrés africains ont été obligés de faire car aucun Italien ne l'acceptait plus. De la même manière que – en continuant le jeu toujours plus inquiétant de transposition historique – il y a un siècle dom Pedro II et le gouvernement italien n'avaient jamais déclaré que les italiens émigrés auraient dû substituer les esclaves noirs dans les plantations de café brésiliennes.

⁹ Mouvement fondé par des descendants de troisième génération dans les années soixante-dix dans le milieu universitaire de Porto Alegre. Comme tout mouvement indigéniste de cette époque, partout dans le monde, celui avait pour but de "racheter" les origines culturelles vénitiennes écrasées par la dictature. "Langue" et traditions (folklore) ont été, et le sont encore, les grands chevaux de bataille de ce groupe qui a peu à peu vu et appris, grâce à la forte liaison avec la Ligue du Nord à partir de début des années 80, leur forte valeur politique.

La Ligue, soutenue par les idéologues du MCI qui agissent directement sur le terrain, a commencé à subventionner des voyages en Vénétie des groupes de maires de petites villes brésiliennes du Rio Grande do Sul pour faire des jumelages. En juillet 2001, un changement d'échelle: l'état du Rio Grande do Sul est officiellement jumelé avec la région de la Vénétie. Ces jumelages permettent officiellement d'avoir, en marquant toujours l'importance de l'aspect local du projet, un échange culturel et économique plus facile entre les deux pays – stages pour les jeunes dans les industries et projets de coopération – mais dans la réalité ceux-ci donnent aux industriels vénitiens la possibilité non seulement d'avoir de la main d'œuvre en Vénétie à de bas coûts, mais surtout de se globaliser encore plus en vendant plus facilement leur technologie au Brésil et en y implantant leurs succursales à de bas coûts.

De l'autre côté les idéologues du mouvement ont souhaité cette "incursion industrielle vénitienne" au Rio Grande do Sul pour augmenter la puissance économique et donc politique de la région vis-à-vis de l'Etat et construisent eux aussi leurs discours sur la proximité culturelle.

Plus d'une fois, pendant mes terrains au Rio Grande do Sul, j'ai rencontré des groupes d'industriels Vénitiens qui étaient au Brésil pour prendre des accords avec les communautés locales pour l'implantation d'industries. Pendant leurs séjours les idéologues du mouvement argumentaient énormément sur la facilité des rapports et sur l'impossibilité d'un choc culturel qu'ils auront ici du fait de cette ressemblance culturelle: non seulement les industriels ne seraient pas obligés d'apprendre le portugais pour commencer à travailler ici, ils pourraient continuer à parler leur dialecte étant donné que le *talian* est la langue de la région, mais ils pourraient aussi continuer à avoir les mêmes mœurs que chez eux – la cuisine par exemple – puisqu'ils au Rio Grande do Sul sont tous des Vénitiens.

Les deux parties, celle de la Ligue en Vénétie, et celle des idéologues au Rio Grande do Sul, sont en train d'utiliser habilement cette ressemblance culturelle, construite de toutes pièces au cours des vingt dernières années, en considérant les descendants de la troisième génération non pas comme de vrais Brésiliens d'origine italienne, mais comme de vrais Vénitiens immigrés au Brésil. L'aplatissement de

l'histoire au temps présent – *quem somos e o que fazemos*¹⁰ – et l'anéantissement de la brésilianisation forcée pendant trente ans sont, à leur avis, les meilleures armes à utiliser, bien qu'elles ne correspondent pas exactement à la réalité.

Construction d'une saudade vénitienne

Les enjeux politico-économiques, dont on vient de parler, sont habilement cachés à travers l'exaltation des sentiments et de l'attrait que les descendants ont vis-à-vis de la Vénétie.

Le sentiment, typiquement luso-brésilien, de *saudade* a été ici exploité et réutilisé, par les partisans du mouvement, pour *éduquer*¹¹ les descendants à désirer connaître la Vénétie.

Ici nous éviterons de traduire *saudade* en *nostalgie*, qui est un sentiment différent car il se réfère exclusivement à des personnes rencontrées et à des événements vécus en première personne. Ce ne sont pas les expériences individuelles et fragmentaires d'un amour, d'un voyage ou d'une absence qui construisent la *saudade*, mais c'est l'existence sociale de la *saudade* comme levier idéologique et culturel, qui permet d'éprouver cette expérience revêtue de *saudade*.

Je sais aimer parce que j'ai *saudade*. Je sais qu'un lieu me manque parce que j'ai *saudade* de lui. D'après cette même logique, je peux éprouver de la *saudade* pour des lieux inconnus, dans lesquels je n'ai pas vécu, mais où des personnes chères ont vécu.¹²

La *saudade* qualifie socialement des événements, des choses, des goûts, des gens, des lieux et des relations, indépendamment d'une expérience directe et empirique.

Dans la *saudade* nous avons une catégorie de l'esprit humain et d'une manifestation d'une certaine structure de valeurs ou d'une idéologie qui est profondément¹³ luso-brésilienne. Damatta, soutient, dans son essai "anthropologie de la *saudade*"¹⁴, qu'en parlant le portugais et en étant membre d'une communauté luso-

¹⁰ Phrase souvent utilisée dans les slogans des fêtes commémoratives de l'immigration vénitienne au Rio Grande do Sul. Elle veut signifier la ressemblance entre l'action des immigrés mêmes pour coloniser les terres brésiliennes et le développement industriel fait par leurs neveux aujourd'hui.

¹¹ Les descendants, bien entendu, ne doivent pas être *éduqués* à désirer faire du tourisme en Vénétie ou en Italie, mais cette éducation vise à inculquer le désir de retrouver ces racines ce qui va au delà du simple tourisme.

¹² DAMATTA, R. *Conta de mentiroso: sete ensaios de antropologia brasileira*. Rio de Janeiro: Rocco, 1993, p. 21.

¹³ ORICO O. *A Saudade brasileira*. Rio de Janeiro: Editora S.A., 1940.

¹⁴ DAMATTA, R. *Op.cit*, p. 21.

brésilienne historique, il a appris, comme tous les autres brésiliens, à éprouver *saudade* de la même manière qu'il a appris à faire le carnaval, aimer le football et à manger la *feijoada*...

Les descendants de la troisième génération, bien que certains semblent formellement cacher leur brésilienneté en voulant valoriser exclusivement leur vénitienneté, ils sont profondément intégrés à la culture brésilienne¹⁵. La *saudade* est pour eux quelque chose de très précis et intégré dans leur vision du monde et dans le vocabulaire qu'ils utilisent pour exprimer leurs émotions.

J'ai *saudade* de la Vénétie, je n'y suis jamais allée, mais j'ai une *saudade* génétique pour ça. (M.L. Caxias do Sul, Rio Grande do Sul, août 2001)

La *saudade* en tant que catégorie sociale, est l'expression d'une conception spécifique du temps. La *saudade* parle d'un temps intérieur. A travers la *saudade* nous pouvons invoquer et dialoguer avec des morceaux de temps et ainsi rappeler en retour des moments spéciaux et désirés. Pour cela la *saudade* entame une perception du temps comme expérience intérieure qui est transmise de génération en génération.

Passés les moments difficiles – la période de la misère au début de l'immigration – ceux-ci peuvent se transformer dans des moments mythiques, de la même manière qu'à travers la *saudade* certains Brésiliens arrivent même à idéaliser positivement la dictature, dans l'ardeur naïve de glorifier un passé idéalisé¹⁶.

La *saudade* devient, dans un certain sens, l'expression obligée d'un sentiment¹⁷: elle est une construction culturelle et idéologique. De la douleur au rire, de l'amour à la haine, de l'oubli à la *saudade*, les sentiments sont marqués et imposés par le système qui nous informe sur le pourquoi nous les avons, sur comment nous devons les utiliser, et sur la manière correcte par laquelle nous devons être englobés par eux.

A travers cette parole, *saudade*, madame M. L., comme d'autres descendants, apprend, par les gens du mouvement, à mettre ensemble positivement pour une deuxième fois la Vénétie et le Brésil. Elle me raconte, en poursuivant notre entretien, que le moment où *elle a été informée sur sa saudade vénitienne* a été tellement important qu'elle s'en souvienne jusqu'à aujourd'hui. Elle a enfin compris qu'il fallait

¹⁵ Par exemple, autour de leur appartenance revendiquée à la culture Gaúcha ou sur leurs pratiques religieuses syncrétiques, cf. de BIASE, A.. *Vénitiens dans la Pampa*. Paris: L'Harmattan, 2009.

¹⁶ DAMATTA, R.. *Op. cit.*, p. 24

¹⁷ MAUSS, M. L'expression obligatoire des sentiments. Rituels oraux funéraires australiens, *Journal de psychologie*, 18, 1921.

être orgueilleux d'être de langue et de tradition vénitienne en honneur et en mémoire des immigrés-héros.

La *saudade* représente une modalité du temps qui, en accentuant le passé, présente une mémoire alternative de cette vision du temps et de l'histoire certainement plus formelle, optimiste et "critique", qu'on trouve dans les études sur le temps faites par les grands sociologues et historiens français et anglais comme Halbwachs, Gurvitch et Thompson. Ceux-ci ont révélé le passage d'une mémoire qui pénétrait tous les espaces sociaux – une mémoire empreinte – à une mémoire réifiée dans un temps-espace linéaire, irréversible, urbain, extérieur et marqué par des événements fondateurs bien établis. Mais cette voix intérieure de la *saudade*, n'est pas une mémoire contrôlée – de manière rationnelle, progressiste et irréversible –, elle est une mémoire "incarnée" et personnalisée. Elle est une mémoire construite à partir d'une topographie sentimentale.

Les frontières de cette topographie sentimentale ont été bâties par les idéologues du mouvement en ressuscitant, également à travers des pièces de théâtre, toutes les douleurs que les immigrés vénitiens avaient éprouvées pendant leur vie et qu'ils avaient décidé d'enterrer dans leur mémoire pour faire place aux souvenirs de la réussite dans le Nouveau Monde. Ainsi les descendants, en retrouvant dans ces histoires celles qu'ils avaient écoutées pendant leur enfance, désormais oubliées, commencent à dessiner une topographie sentimentale qui a des frontières communes avec les autres, mais qui est déformée par chacun du fait d'une histoire personnelle. L'espace de cette topographie est naïf, innocent, non prétentieux, amoureux et certainement *casanier*. Un espace qui refuse les discours compliqués, les annotations officielles, les écritures pompeuses et cette linéarité qui caractérise le monde moderne. De cette manière, le discours de la *saudade* est situé dans une temporalité domestique, qui ne parle pas d'événements révolutionnaires, de faits cruciaux ou des dates nationales irréversibles et capables de porter un changement, mais de "l'aurore de ma vie/de ma chère enfance/ que les années n'amènent plus"¹⁸.

Les descendants apprennent ainsi à pleurer pour la vie ressuscitée de leurs ancêtres et ils se laissent transporter par ce sentiment typiquement brésilien de *saudade* qui les mène à éprouver les mêmes sentiments pour la terre d'origine que leurs arrière-

¹⁸ DAMATTA, R. *Op. cit.*, p. 33.

grands-parents. Une *nostalgie* d’immigrants du XIX^e siècle devient aujourd’hui *saudade* pour une terre inconnue chez les descendants.

Les premiers voyages en Vénétie, dictés par le désir de connaître ce pays de *saudade*, commencent à la fin des années 80 et ils représentent, dans l’imaginaire des descendants de la troisième génération, l’accomplissement du rêve de leurs ancêtres de pouvoir enfin “rentrer en Italie”.

Voyages en Vénétie

Le *ius sanguinis*, étant en vigueur en Italie, pour obtenir le passeport¹⁹, les descendants doivent fournir des documents historiques – certificat italien de naissance ou de mariage et le passeport de l’arrière-grand-père – qui justifient leur ascendance italienne. Ces documents retrouvés marquent rituellement et définitivement leur entrée dans la vénitienneté. Ces documents ne se trouvent jamais dans leurs mains, car la majeure partie des immigrés ne pouvait pas penser que leur certificat de naissance pourrait servir un jour à leurs petits-enfants pour regagner une nationalité qu’ils étaient en train d’abandonner.

Retrouver ces documents est un travail qui investit maintenant la majeure partie des associations brésiliennes liées au mouvement identitaire. Elles proposent de s’occuper de la recherche, en échange de généreuses sommes d’argent, et d’organiser le voyage en Italie pour qui veut faire ce retour aux origines.

Les deux parcours, émotionnellement très différents – l’un à travers les documents historiques et l’autre à travers la préparation du voyage – mettent en tout cas en rapport le descendant avec l’histoire de ses ancêtres en augmentant au fur et à mesure leur sentiment de *saudade* envers un pays jamais connu.

Plusieurs descendants que j’ai rencontrés, ont pris en avance leur retraite pour se dédier complètement à la recherche de leur histoire. Celle-ci est souvent devenue tellement minutieuse qu’ils ont découvert le plaisir de la généalogie et de l’écriture des biographies. Une “mission” qui, dans leurs discours, rend hommage aux efforts de leurs ancêtres et qui est fortement soutenue par les idéologues du mouvement. Ceux-ci financent et publient ces biographies en poussant de plus en plus ces “nouveaux

¹⁹ Un des discours très utilisés par les associations est lié au fait qu’avec un passeport de l’Union Européenne est beaucoup plus facile voyager qu’avec celui brésilien, ils sont poussés par les associations à prendre la double nationalité pour garantir à leurs enfants un futur plus simple.

historiens” à écrire leurs œuvres en *talian*²⁰ afin de constituer un vrai corpus littéraire qui puisse enfin confirmer cette langue écrite et non seulement orale.

Le parcours qui mène à l’obtention de la double nationalité est tellement long – deux ou trois ans – et tellement fort au niveau émotionnel que le but principal est mis en second plan par rapport aux expériences qu’ils vivent pendant cette période: l’écriture de la biographie familiale à travers les documents historiques, le voyage en Vénétie ou encore la rencontre avec la partie de famille restée en Italie.

Les voyages qu’ils entreprennent à la recherche de leurs origines, sont préparés par les associations, comme la *Massolin de Fiori*, qui assurent toute la logistique. Celles-ci organisent en plus des réunions ayant pour but d’*éduquer* les futurs voyageurs, à ne pas se considérer et agir comme des touristes, mais comme des “fils qui rentrent au pays”.

La première fois que je suis allée en Italie ils ne m’ont rien fait voir, Florence, Pise, Rome n’existaient pas. Oui, à Rome nous sommes allés voir le Pape, mais après ils nous ont fait tout de suite monter sur un train direct pour la Vénétie. J’ai dû retourner toute seule pour voir les beautés artistiques italiennes. (G.M, Bento Gonçalves, Rio Grande do Sul, août 2001)

Dans un certain sens ces associations ne préparent pas un voyage de tourisme, mais un vrai pèlerinage, béni par le Pape, vers des lieux sacrés. Comme au Moyen-âge, le voyage n’est pas une simple aventure, mais il revêt un aspect dévotionnel, il est un voyage vers les sources, vers le cœur de l’identité vénitienne.

La structure de ces voyages en Vénétie est donc essentiellement analogue à celle de tout type de pèlerinage: dans un premier temps elle impose le parcours d’un long trajet – avion, train et bus – pour arriver au lieu sacré des ancêtres et ensuite elle immerge, pour un temps relativement court, le descendant-pèlerin dans ce monde en lui faisant faire un certain nombre de pratiques rituelles: visite du village d’origine, recherche de la maison de famille, promenade au cimetière pour retrouver les ancêtres, rencontre avec le prêtre, participation à une messe avec la présentation à la communauté, échange en dialecte-*talian* avec les gens du village, dîner “ancestrale” à base de polenta et saucisses, rencontre avec des autorités locales, fréquemment de la Ligue, pour une officialisation, préférablement écrite, du passage.

²⁰ Koinè des dialectes vénitiens que les idéologues du MCI, aidés par des linguistes vénitiens, comme Meo Zilio, ont élevé, à langue néolatine en produisant tout ce qui accompagne ce type de revendication: grammaires, dictionnaires, littérature...

De la même manière que les pèlerins du Moyen-âge²¹, les “pèlerins de la vénitienneté” doivent exposer à leur arrivée leurs marques distinctives: photos de famille, images de leur maison et de leur terre.

Les organisateurs, suite à la perception de la part des Vénitiens qui voyaient ce retour aux origines des descendants comme un danger pour leurs héritages, conseillent d’apporter avec eux des images qui représentent leur bien être. Ainsi pendant les rencontres familiales organisées ou imprévues les premiers moments de contact sont utilisés pour retrouver des ressemblances physiologiques entre les membres de la famille présents ou en photo, et pour rassurer les Vénitiens, en montrant à travers les images des maisons des descendants, que ceux-ci ne sont pas intéressés à leurs héritages car ils ont au Brésil une situation aisée. Ils doivent, dans un certain sens, démontrer aux “autochtones” l’authenticité de leur foi et de leurs sentiments.

Le temps de ce “pèlerinage au cœur de l’ethnie” est calibré par les organisateurs pour qu’aux yeux des descendants, ces lieux mythiques ne tombent jamais dans la normalité quotidienne. Ce monde est sacré s’il reste hors du temps et de l’espace.

Souvenirs

Je suis assise dans la cuisine très grande et performante de mon interlocuteur. Une porte coulissante en bois divise cet espace du salon. L’arche de la porte s’ouvre sur le noir, il fait nuit et le salon n’est pas illuminé. Pendant la conversation je me rend compte qu’une lumière provient de cette chambre noire. Je porte mon regard vers cette lumière et je vois une vitrine au milieu de cet espace, dont je ne perçois pas les dimensions à cause de l’obscurité. Cette vitrine, un parallélépipède en vitre et bois à deux étages, est illuminée par un spot allogène. De loin je ne comprends pas ce qu’elle garde si précieusement. Normalement on y trouve la théière et le service de thé en argent, la montre du grand-père survécue aux bombardements de la guerre du 15-18, des anciennes dentelles de Burano, etc. La curiosité me porte à demander à mon interlocuteur de quoi il s’agit. Il m’invite, avec un air très orgueilleux, à découvrir son

²¹ Les pèlerins avaient sur eux des marques distinctives par rapport au lieu de destination ou de provenance – une palme cousue pour qui rentrait de Jérusalem, l’image sacrée de la Véronique sur le chapeau pour qui était allé à Rome, et le *jacquaire*, une coquille saint Jacques, cousu ou dessiné, pour les pèlerins qui allaient à Santiago de Compostela – mais aussi des uniformes, chapeau, manteau, besace et un bâton appelé bourdon qui était béni à leur départ.

trésor. En m'approchant aucun des objets que j'avais pensé y trouver n'apparaît. Dans l'étage supérieur il y a de la terre et en bas des morceaux de briques.

Il y a trois ans j'ai été finalement en Italie, en Vénétie, je suis allé là où mon arrière-grand-père habitait. Dans son village. J'ai demandé au prêtre s'il y avait encore quelqu'un de ma famille. Il m'a conduit en face d'une vieille maison, au centre du village et il m'a dit que les M. ont toujours habité cette grande maison que est maintenant divisée en appartements. Je suis resté seul face à ça et une énorme commotion m'a fait pleurer comme un enfant. Je voyais mon arrière-grand-père jouer dans la rue, monter les escaliers et aller dormir. Je ne croyais pas à mes yeux. J'ai attendu la nuit et je suis retourné la voir, j'ai vérifié que personne n'était dans les alentours et j'ai arraché ces morceaux de briques du mur de la maison. Après je suis allé dans le jardin et j'ai pris de la terre. Je l'ai fait pour avoir ici au Brésil un souvenir de la maison de mon arrière-grand-père et de la terre que mes ancêtres ont travaillée. (E.M. Farroupilha, Rio Grande do Sul, novembre 1999)

La terre est le souvenir plus émouvant et radical. Dans le film de Steven Spielberg, *Il faut sauver le soldat Ryan*, il y a une séquence inoubliable: un soldat américain, qui débarque sous les tirs des mitraillettes, se penche, ouvre un petit pot et insère un peu de terre de Normandie, en souvenir.

L'objet naturel, soustrait de sa naturalité, est chargé d'une valeur autre. La terre et les morceaux de briques dans la vitrine ne sont pas reconnaissables comme Vénitiens, mais ils ont été chargés d'authenticité et d'une valeur "d'objet signe" dans la mémoire de monsieur M.. Le vrai souvenir naît pour être transformé et chargé de sens car c'est l'intention qui transforme un objet en souvenir soit-il naturel ou objet commun.

Exposer un souvenir de voyage dans son habitation est un acte qui, à travers un processus de symbolisation, renvoie à l'expérience vécue dans un territoire déterminé en faisant revivre les événements, avec tranquillité, en ressuscitant néanmoins toutes les émotions.

La prédation fait souvent partie de l'histoire de ces objets. Le "saccage", qui a caractérisé l'histoire des déplacements des œuvres d'art au cours des XVIII^e et XIX^e siècles, existe encore aujourd'hui de manière plus contrôlée et "politically correct". On n'arrache plus, du moins on l'espère, des morceaux du Parthénon en souvenir de voyage – Chateaubriand en déplorant que Lord Elgin saccageait l'Acropole d'Athènes pour la transférer à Londres au British Muséum, avoue enfin dans son journal intime avoir, lui

aussi, détaché un petit morceau de marbre en souvenir...²² – mais, il y a vingt ans, néanmoins on a eu besoin de recueillir les morceaux du mur de Berlin pour se souvenir du fait historique.

La terre et les morceaux de briques arrachés au mur, le saccage de monsieur M., deviennent des objets de la mémoire, un patrimoine, de vrais “totem identitaires”.

L’idée forte du souvenir – emporter pour se rappeler – se base sur le lien entre l’expérience subjective du lieu et l’objet destiné à l’évoquer. Ce dernier exprime le *genius loci*, l’esprit et les caractéristiques remarquables de son contexte de provenance. Parfois il ressemble à un “résumé” des attractions naturelles et culturelles d’un territoire. Il est vécu et acheté – ou arraché ou saccagé – par les étrangers comme un objet qui a une valeur de témoignage car il contient un passé traditionnel et il est la quintessence d’un ailleurs idéalisé.

En considérant le voyage que les descendants font en Vénétie en tant que pèlerinage, on pourrait aussi considérer les morceaux de briques et la terre de monsieur M. comme des reliques. Si celles-ci, des souvenirs religieux – fragments de la croix et des corps saints dans des boîtes en bois – avaient le pouvoir d’unir le présent au passé chrétien et étaient considérées comme des démonstrations de la véridicité de la foi, les “reliques contemporaines” ne doivent-elles pas rappeler l’évidence de cette appartenance culturelle et certifier du passage dans la terre sacré d’origines ?

Et enfin, comment fonctionne-il aujourd’hui, face au boom économique brésilien, le rapport avec la Vénétie, le facteur économique a-t’il de répercussions sur les enjeux identitaires ? Y-a t’il des renégociations ?

Un nouveau chantier s’ouvre.

²² CANESTRINI, D., *Trofei di viaggio*. Per un’antropologia dei souvenir. Torino: Bollati&Boringhieri, 2001, p. 29.